

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 30/1 (2003)

DOI: 10.11588/fr.2003.2.63648

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

sondern daß sie erst noch geschaffen werden mußte. Bell zeigt, wie die Revolutionäre dieses Projekt in Angriff nahmen und versuchten, die Franzosen entsprechend zu erziehen, zu indoktrinieren, ihnen die französische Sprache beizubringen und ihre »abergläubischen Vorstellungen« auszurotten. Aus den Franzosen sollte eine Nation »with a common education, a common set of allegiances, and a common language« (S. 201) werden. Die Revolutionäre entwickelten damit als erste in Europa das Ziel einer homogenen Nation. Zugleich stellten sie die Methoden bereit, mit denen man dieses Ziel erreichen konnte. Es war nur eine von vielen Ironien im Kontext des Projektes des revolutionären »nation-building«, daß es zurückgriff auf die Bemühungen des nachtridentinischen Klerus, die französische Landbevölkerung zu »missionieren« und aus abergläubischen Bauern gläubige Katholiken im Sinne des Tridentinum zu machen.

Bells Studie besticht durch ihren weiten Blick, ihre quellenmäßige Fundierung und ihre sprachliche Eleganz. Sie verbindet die Untersuchung der politischen Kultur des Ancien Régime mit der Analyse der revolutionären Ideologie und deren politischer Realisierung. Manche Zusammenhänge hätten sicherlich differenzierter dargestellt werden können. Manchmal ist das Buch zu essayistisch angelegt. Insgesamt handelt es sich jedoch um eine sehr anregende Untersuchung, die nicht nur von Frankreichspezialisten konsultiert werden sollte, sondern von jedem, der sich für die vorrevolutionären und revolutionären Grundlagen der modernen Ideologien interessiert.

Michael WAGNER, Gießen

T. C. W. BLANNING, *The Culture of Power and the Power of Culture, Old Regime Europe, 1660–1789*, Oxford (Oxford University Press) 2002, XIII–479 p.

L'Etat c'est moi, n'a pas dit – comme le montre T. C. W. Blanning – mais aurait pu dire Louis XIV; *La Nation, c'est moi*, n'a pas dit mais n'aurait pas songé à dire Louis XVI. Entre 1689, moment d'apogée de la domination politique, militaire et culturelle française, et 1789, année où s'est imposé l'échec de l'absolutisme français, s'est joué une transformation profonde de la culture politique. C'est le sujet considérable du livre important que propose T. C. W. Blanning, professeur à l'Université de Cambridge, et auteur de livres connus sur la »Réforme et la Révolution à Mayence« (1974), sur »Joseph II« (1994) sur la Révolution et les guerres révolutionnaires (1986–1998). Nourri d'une connaissance de l'Histoire européenne et plus particulièrement germanique et française, anglaise sans aucun doute aussi, l'argument est solidement établi: peut-on comprendre le pouvoir de la Culture, et la culture politique du pouvoir? En d'autres termes, il en va de la confrontation de la structure et de la conjoncture politique et culturelle dans le champ de la transformation des régimes en place face à l'évolution des idées et des pratiques. Il s'agit de comprendre une véritable Révolution culturelle aux origines non seulement de la Révolution française, mais du monde moderne tout entier. Celle-ci, en effet, intervient là même où la Révolution échoue ou bégaie dans sa diffusion, car elle a su s'appuyer sur les forces désormais conjointes de l'État, de l'opinion, du nationalisme.

T. C. W. Blanning ne se lance pas dans une définition de la culture, conscient certainement du piège tendu entre l'acception la plus large – anthropologique – et la référence plus étroite – civilisationniste – le concept renvoyant toutefois, pour lui, à un éventail large de valeurs, d'idées, de croyances et de moyens, arts, morale, droits, pratiques religieuses, expression des sentiments privés et publics. La politique peut percoler dans cette épaisseur mentale, intellectuelle, psychologique, individuellement ou institutionnellement, car il en va des intentions et des actions par lesquelles s'exprime le rapport des pouvoirs et des peuples, sujets, point encore citoyens. La culture est l'arme de l'intériorisation des fins et des moyens du rapport à la cité et au monde. C'est une *Bildung*.

La trajectoire mise en place oppose le cas français, histoire d'un échec, histoire d'une monarchie incapable de s'adapter aux nouvelles conditions culturelles et de définir une nouvelle identité monarchique, avec d'abord le cas anglais, histoire d'une monarchie qui sait tirer les leçons des crises et se couler dans les nouvelles exigences qu'illustre le succès de Georges III, roi qui fut vilipendé, puis honoré car *patriote*. Il regarde enfin les espaces germaniques, plus particulièrement avec la Prusse où Frédéric II entre de plein pied dans le nouvel espace, avec l'Autriche, où l'empereur Joseph II se réforme lui-même comme il réforme ses institutions. Dans tous les cas, les beaux-arts, peinture, architecture, sculpture, musique, littérature apparaissent comme des clefs majeures du déchiffrement du monde et de ses visions, tirés entre la fermeture curiale et l'ouverture publique, l'action passive et reproductrice, et la dynamique critique et transformatrice, le patronage et le marché.

On aura reconnu à l'œuvre dans cette lecture la manière d'Habermas que Blanning reprend non sans correctif intéressant et divers. Ainsi pour Habermas, la *sphère publique* (traduction anglaise) ou *l'espace public* (traduction française) est le produit d'une lente transformation des structures sociales et de l'interrelation entre le public et le privé qui finalement l'emporte. C'est l'avènement d'un espace critique d'origine fortement économique et lié au triomphe de la bourgeoisie et de la raison qui l'accompagne. Ainsi l'on passe de la *Sphère publique dominée par la représentation* où le Roi représente le destin des nations, des sujets, qu'il sert par impératif divin, à la *sphère publique critique* qui se forme dans l'ancien espace et emporte l'adhésion de l'opinion. Le nouvel *espace public* repose sur des institutions spécifiques, l'école et l'instruction, la montée de l'alphabétisation, la commercialisation des arts et la redéfinition du rapport des auteurs et des artistes à leurs statuts et à leur horizon d'attente. Il existe grâce à de nouveaux lieux, de nouveaux moyens, cabinets de lectures, bibliothèques ouvertes, musées qui accueillent les spectateurs, concerts privés et payants, sociétés littéraires libres, loges maçonniques (Blanning leur accorde peu de place et ne se réfère pas d'ailleurs aux travaux français, Ligou, Halévy, Gayot; italiens, Giarrizo, voire américains, Margaret Jacob), sans oublier la presse, les cafés, les salons (peu évoqués). Toutefois, sur cet échiquier, Blanning fait place à des figures qui ne sont pas chez Habermas, de même qu'il ne réduit pas l'idéologie des Lumières à la Raison et aux philosophies radicales. On lui saura gré d'avoir, après quelques autres, fait place aux noblesses et aux administrations éclairées, aux faits religieux, piétisme germanique, jansénisme français (on s'attendrait à voir apparaître l'*Aufklärung* religieux bien au-delà du piétisme et dans sa complexité comme l'ont montré Mario Rosa ou Robert Plongeron), et enfin, au nationalisme et au patriotisme qui apparaissent avant Rousseau et avant la Révolution. De même, il est intéressant de voir la part faite, surtout pour l'Angleterre, à une véritable culture politique critique, critique parce qu'elle remet en question la dynamique curiale, apparaît avant qu'elle ne se soit esquissée dans le champ public, d'abord dans le champ de la littérature et des arts. On appréciera aussi tout ce qui est accordé aux artistes, musiciens, les pages sur Händel et Mozart sont tout à fait bienvenues, et à leur status, dans le passage de la société de cour à la société moderne. Ainsi le modèle Habermasien est sur de nombreux points corrigé faisant place à une interaction de forces diverses et à des opinions plurielles. Plus encore peut-être, on retiendra la part faite aux forces du passé, traditions, coutumes, références et reconstructions historiques, l'ouverture des possibilités entre Réformes et Révolutions. Sur ce point d'ailleurs, le livre est plus convainquant en ce qui concerne l'Autriche et la Prusse où le despotisme éclairé s'impose et impose des changements audacieux, mais sans contrôle réel de l'opinion que pour la France où l'échec est imputé pour l'essentiel au rôle de l'impuissant Louis XVI et de son entourage qui rejoue autrement l'incapacité à choisir de Louis XV, modèle du monarque dissolu et maladroit dans son métier de Roi.

C'est sans doute une des faiblesses de l'argumentation, car le problème central de la monarchie française n'est pas ici clairement expliquée faute peut-être d'une attention qu'on peut espérer, à la définition de la culture politique et de la relation qu'elle entretient avec les

forces culturelles qui ne se réduit pas à un rapport de communication d'abord passif, puis actif et intériorisé. L'émergence en France et ailleurs de *l'espace public* et de ses institutions qui accompagnent et soutiennent une culture civique d'abord occulte puis publique ne doit pas masquer la question des conditions économiques et sociales nécessaires à l'instauration de la délibération publique. La Grande-Bretagne a su réconcilier pouvoir et liberté, en Allemagne, en Prusse, en Autriche une certaine forme d'alliance entre pouvoir et culture s'est nouée, en France l'alliance fatale du despotisme et de l'impuissance (p. 232) ne suffit pas à faire comprendre l'échec du l'Ancien Régime et moins encore la victoire du nouveau Régime.

Ainsi peut-on se poser la question des rapports politique – opinion – culture en termes moins consensuels, mais en terme de rapports de force où le social, l'économique et le symbolique s'associent dans des conflits. Sans revenir à l'interprétation noblesse contre bourgeoisie, féodalisme contre capitalisme, il y a place pour une véritable analyse de la culture déchirée des noblesses pour lesquelles le rang, le privilège, la coutume sont l'essence même du rang social, et ni Frédéric II, ni Joseph II n'ont attaqué de front ce bloc de valeurs et d'habitus que la Révolution française ne réussira même pas à abolir totalement en France, comme l'a démontré Arno Meyer. De même, l'État, en France, n'a pas été totalement hostile à la sphère publique, ce que montrent l'analyse des Loges, celle des Académies, celle de la direction des Arts, et plus encore la politique contournée à l'égard de la librairie et de la censure. Le dossier de la religion, le piétisme germanique ou la politique de réforme et des luttes religieuses en France révéleraient des ambiguïtés analogues, la force du passé, le rôle possible des intellectuels issus de la sphère religieuse, la critique éclairée pour un recul de l'obscurantisme réel. Dans la lutte et le conflit, la montée de l'individualisme trouve son chemin, comme elle a pu trouver le sien dans la défense d'aristocratiques libertés.

T. C. W. Blanning mérite à double titre la reconnaissance de ses lecteurs et l'on souhaite qu'ils soient nombreux. D'abord parce qu'il a su avec force montrer la montée en puissance du pouvoir de la culture face à l'ordre établi, aussi parce qu'il a su avec élégance broser un tableau des différences culturelles qui dessinent le paysage européen. Ensuite, parce qu'il nous invite à réfléchir à nouveaux frais aux leçons de l'Histoire culturelle des vingt dernières années et à rouvrir des dossiers anciens, celui de la formation des patriotismes à l'âge du cosmopolitisme et de l'universalisme, celui du marché des biens symboliques, celui des fonctionnements de la sphère critique par exemple dans la pratique des querelles, celui du rapport de la culture intellectuelle et artistique à la culture matérielle; celui enfin, des mécanismes de la diffusion des modèles culturels dans l'espace, le temps, la hiérarchie sociale. Au total, quelque trente années après le grand livre de Denis Richet, »l'Esprit des institutions«, c'est une invite à relire la notion d'Ancien Régime du point de vue politique qui nous est faite en tenant compte d'autres modèles que ceux ici analysés, la péninsule Ibérique, les États italiens, la Hollande, voire les territoires orientaux et septentrionaux de l'Europe. C'est dire l'intérêt que l'on doit avoir à lire »The Culture of power and the Power of culture« et qui bénéficie de surcroît, d'analyses originales, d'un style convainquant et d'un humour certain.

Daniel ROCHE, Paris

Antje STANNEK, *Telemachs Brüder. Die höfische Bildungsreise des 17. Jahrhunderts*, Frankfurt (Campus) 2001, 302 p. (Geschichte und Geschlechter, 33).

C'est sous la bannière de Fénelon et de son »Télémaque« qu'A. Stannek présente une étude très aboutie sur la forme assez particulière du voyage au XVII^e siècle chez les jeunes aristocrates »allemands«. La notion de »Grand Tour« qu'elle emploie volontiers serait sans doute mieux adaptée pour le siècle suivant, et l'on sait que cette expression française